

Marx, Adrien (1837-1906). Adrien Marx. En plein air. 1887.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

XXIV

L'ILE DE PUTEAUX, PROPRIÉTÉ DU BARON DE ROTSCCHILD. — UN TAILLEUR SANS BATEAU. — UN HUISSIER GRISÉ. — LE LAWN-TENNISS.

Je viens d'apprendre que l'île de Puteaux, propriété du baron de Rothschild, a été vendue sur la mise à prix de huit cent mille francs. On aurait eu tort de compter sur moi pour les enchères. Et, pourtant, j'ai toujours rêvé la possession d'une île — escarpée ou non. Et séparé du commun des mortels par une enceinte d'eau qui rend un domicile difficilement accessible et n'avoir, avec les continents, que les rapports indispensables aux exigences de la vie matérielle, m'a toujours paru le comble de la félicité. Ce n'est pas que je sois misanthrope : j'aime à choisir mes relations et à n'ouvrir ma porte qu'à ceux qui me plaisent. Voilà tout. Or, rien ne se prête mieux qu'une île à cette combinaison.

Un de mes anciens condisciples dont l'adolescence fut particulièrement agitée et qui — ainsi qu'il ad-

vient souvent — est aussi grave et aussi gourmé aujourd'hui qu'il fut jadis fantaisiste et désordonné, avait acquis une île dans la haute Seine pour un prix relativement modique. Il vivait là, en joyeuse compagnie, séparé de ses créanciers par deux bras de rivière dont la protection lui était souvent efficace. J'assistai, un jour, à certain colloque qu'il eut avec un tailleur, auquel il refusait d'envoyer son bateau. Pour être admis dans les États de ce Robinson boulevardier, il fallait siffler trois fois de la rive opposée. Le tailleur, qui, je ne sais comment, avait été initié à ce signal, se croyait déjà dans la place, quand il fut reconnu... L'insoumis avait fait le voyage de Paris; il se souciait peu d'y revenir bredouille. Il entra donc en arrangement. Le pays s'est longtemps amusé des termes de l'entretien à distance qu'il eut avec son débiteur.

— Voulez-vous cinq louis d'acompte! lui criait ce dernier en se faisant un porte-voix de ses mains.

— Oh! que c'est peu sur une note de deux mille francs! répondait le tailleur par le même moyen.

— C'est à prendre ou à laisser.

— Venez d'abord me chercher, nous nous entendrons.

— Et votre sœur est-elle heureuse?

— Le bonheur de ma sœur ne vous regarde pas!

De guerre las, le malheureux accepta la transaction. Un pêcheur, au service de l'insulaire, lui apporta un billet de banque qu'il empocha mélancoliquement.

Autre épisode. Un huissier, mieux avisé, loua un

bateau dans les environs et aborda bravement. Il apparut, menaçant, dans l'oasis, à la fin d'un déjeuner en plein air qui s'était prolongé fort avant dans l'après-midi : on l'invita à prendre du café. Il résista d'abord et puis se laissa fléchir. Bref, des rincettes successives l'amènèrent à un attendrissement tel qu'il s'en alla d'un pas légèrement inégal et, avant de remonter dans son embarcation, il voulut embrasser celui qu'il était venu saisir.

Je crois même que, dans un accès de générosité — comme la fine champagne seule en inspire — il jeta dans la Seine, les papiers timbrés qui émergeaient de ses poches... Si ces lignes tombent sous les yeux de l'austère fonctionnaire — qui étudiant alors — savait si habilement échapper aux poursuites des philistins, j'imagine qu'il aura l'esprit de sourire et ne m'en voudra pas d'avoir évoqué cette phase de sa turbulente jeunesse.

Je suis loin de supposer que M. de Rothschild ait jadis acquis l'île de Puteaux dans un but analogue. Il n'a jamais eu, même en son jeune âge, les penchants orageux du magistrat susdit, et sa position lui a toujours permis de régler son chemisier à la première présentation de sa note... Je crois plutôt que le mobile de l'achat a été les attraits de cette langue de terre, ombragée d'arbres magnifiques qui cachent la vue peu réjouissante de Suresnes, et dont les sites pittoresques rappellent certains coins de la

Touraine. Il est rare de trouver accumulés — dans un espace aussi restreint — des horizons plus agrestes, des prairies plus grasses et des berges plus riantes.

Lorsque survint la Commune, les bâtiments de plaisance ou de rapport élevés au centre de ce nid de verdure furent saccagés, et le baron, écœuré par ces actes de vandalisme bête, ne les fit point réparer. Peu à peu il se désabituait de la sympathie qu'il avait pour ce domaine où se dressaient, sous forme de ruines, les preuves de la malveillance et de l'ingratitude des hommes (il faisait beaucoup de bien aux alentours), et voilà qu'aujourd'hui il s'en est défait, en dépit des difficultés que présentait un pareil encan.

Le nombre est limité des amateurs qui peuvent mettre un million à une île... Et puis, il y a la concurrence ! Un lieutenant de vaisseau m'a juré qu'un roi nègre de l'Océanie, propriétaire d'un archipel très fourni, en échangeait de beaucoup plus vastes contre un caleçon de flanelle ou un carafon de cognac — et qu'il abandonnait, avec le terrain, une population composée de gaillards superbes, portant au nez leur anneau de mariage, et de femmes peu farouches, ayant pour tout costume un tatouage au bas du dos... Quand bien même l'île de Puteaux eut regorgé de cannibales, je doute que l'illustre banquier l'eût cédée pour un pantalon ou une bouteille d'eau-de-vie... Sa garde-robe et sa cave en sont trop largement pourvus. L'adjudicataire a donc fait sage-

ment d'aligner des espèces sonores et ayant cours.

Tout me porte à présumer que l'île de Puteaux est devenue la proie de quelque société financière qui la morcellera et en débitera des tranches à des taquineurs de goujons et à des débitants de piccolo. Nous aurons Asnières en face de Longchamps. Je préférerais pourtant voir s'installer en ces parages des cercles de sports aristocratiques et élégants — semblables à celui que vient de fonder le vicomte de Janzé à la pointe inférieure du territoire en question.

Les promeneurs qui descendent le quai de Saint-James ont remarqué quelque cent mètres avant le pont de Neuilly, un escalier de bois faisant face à un débarcadère, où se balancent des yoles luxueuses et des nacelles d'acajou. Au premier appel, une barque stable, garnie de coussins, se détache de ce petit port et vient chercher les membres du Lawn-Tenniss-Club, arrivés, ceux-ci à cheval, celles-là en landaus et en victorias, dont les attelages et la tenue trahissent une aisance sérieuse. J'ai écrit « celles-là » parce que les femmes sont admises au Lawn-Tenniss-Club, — lequel se distingue en ce point de tous les cercles connus.

Mais on n'y entre point comme au moulin. Les aspirants et les aspirantes sont l'objet d'une présentation en règle et d'un vote méticuleux. Les dames elles-mêmes subissent le terrible ballottage sans lequel il n'y a point de cercle sérieusement fermé.

L'entreprise est à son début, et d'ores et déjà, je lui prédis un grand succès. Le dessinateur qui a tracé les méandres des jardins, et l'architecte qui a bâti les constructions anglaises et les halls de garage en pitch-pin — ou sont distribués les salons, les vestiaires, les cabinets de toilette, le restaurant et les embarcations — sont gens de goût affiné et de sens pratique. Les friands de canotage et de courte paume trouvent, là, le confortable britannique marié au chic parisien. Les meubles, les lavabos, la vaisselle du service de la bouche, tout affirme une entente parfaite des exigences artistiques de notre époque et les maîtres d'hôtel qui circulent au travers des parterres fleuris, avec des plateaux chargés de sorbets et de sandwiches, ont plutôt des allures d'ambassadeurs que des façons de domestiques.

Lorsqu'il m'a été permis de pénétrer dans cet éden, je suis tombé en pleine partie de lawn-tennis. Deux jeunes et jolies femmes luttaient contre deux gentlemen vêtus, comme elles, de flanelle galonnée, et armés, comme elles, de ces solides et longues raquettes anglaises qui renvoient si bien la balle heurtée par leurs mailles de corde à violon... Ces messieurs, troublés sans doute par les grâces de leurs partenaires, m'ont paru d'une infériorité accusée.

Mettons qu'ils étaient plus galants que maladroits, et passons, car je ne veux point m'attarder à des fadeurs : je préfère parler du lawn-tennis qui a complètement détrôné le crockett de fastidieuse mémoire.

J'ai longtemps pratiqué le crockett — mais sans enthousiasme. Il m'a toujours paru ridicule et fatigant de courir après une sphère de bois crossée par un marteau de même... métal et d'attraper des courbatures à insinuer cette boule sous un arceau de fer qu'elle a la malice de ne point franchir. Ajoutez à cela que la poigne de certains adversaires vous envoie promener à un kilomètre et qu'on a souvent dévoré des lieues et des lieues pour perdre une partie sans intérêt... Le crockett m'a maintes fois fait regretter les délassements délaissés du bouchon ou des boules qui exigent de leurs partisans un exercice aussi hygiénique et une non moins bienfaisante dépense de forces.

Le cochonnet lui-même — malgré la trivialité de son nom — est plus amusant que l'éternel crockett, qui a si longtemps obstrué nos pelouses et nos plages. Il existe d'ailleurs, entre lui et moi, une vieille lancune, encore vivace dans ma jambe droite... A Dieppe, j'ai reçu, un tantôt, sur le tibia, une boule lancée avec une vigueur telle que j'ai pensé avoir la jambe cassée. L'auteur de cet attentat involontaire eut beau me faire mille excuses et courir chercher de l'arnica au casino, je n'en boitai pas moins pendant quinze jours. Ce qui me vexa le plus c'est que cette claudication m'était survenue alors que je cherchais à plaire... Faites donc la cour à une jeune fille avec une démarche de canard en détresse ! Il n'y a pas de flirtage possible pour celui qui, au milieu d'une phrase incandescente, ressent une douleur

qui l'oblige à renouveler, derrière une cabine, le liquide de sa compresse!

Parlez-moi du lawn-tennis! Vous m'objecterez que votre œil peut servir d'obstacle à une balle qui accommode son orbite au beurre noir; mais le fait est rare. D'abord la balle en caoutchouc n'engendre point de chocs violents et puis les principes essentiels du jeu — qui consiste à faire choir le projectile dans certains carrés situés de chaque côté d'un filet tendu entre les camps adverses — interdisent les fortes « volées... » Il est reconnu que les meilleurs « servants » sont ceux qui ont la raquette perfidement moelleuse.

La place me fait défaut pour donner les règles du lawn-tennis, qui se joue sur un *cours* gazonné ou asphalté d'environ vingt-trois mètres de long sur huit mètres de large. Aussi, je renvoie au traité qui accompagne les boîtes d'accessoires — vendues chez tous les marchands de jouets — ceux qui seraient désireux de les connaître. La pratique du lawn-tennis procure au corps de l'élégance, de la légèreté, de la souplesse et de l'adresse, tout en développant les muscles des bras et des jambes et en fortifiant les organes respiratoires. Il n'impose pas à ses adeptes les fatigues et les frais de la longue paume. La moindre villa comme le plus opulent château s'en peuvent offrir les agréments.

• Et puis, c'est un sport où la coquetterie et les séductions du sexe faible puisent un surcroît de

charmes. Depuis l'âge de quinze ans jusqu'au delà de la trentaine — sauf le cas exceptionnel d'un embonpoint gênant — la femme est réellement ravissante, coiffée de la casquette ou de la toque et vêtue de la jupe courte qui laisse apprécier la finesse de ses chevilles et deviner les rondeurs de son mollet. Le rôle de la raquette l'oblige à prendre des attitudes exquises et l'on n'en peut guère citer qui soient disgracieuses dans le feu de l'action... Les peintres qui *tiennent* supérieurement les scènes féminines — comme Duez — ont demandé au lawn-tennis le sujet de leurs plus aimables compositions.

Lors de mon dernier voyage à Londres, je fus prié à dîner par un riche marchand de la Cité, qui me présenta à son épouse — un colosse d'une envergure telle que le fauteuil où elle prit place à table avait les dimensions d'un vaste canapé. Jamais, jusque-là, je n'avais vu un aussi surprenant spécimen de développement plastique. Au dessert, mon amphitryon me conduisit devant une aquarelle représentant une miss, mince et fluette comme une asperge, jouant au lawn-tennis.

— C'est ma femme, me dit-il, à l'époque où je l'ai épousée.

Une voix de stentor ajouta derrière nous :

— Aoh! je né jouai piou à cette jeu!

C'était madame — survenue pour me certifier un renoncement dont je me doutais d'ailleurs.

XXV

CHASSE AU CUL-BLANC, CHASSE DE MAI.

Le joli mois de mai qui, d'après une chanson rabelaisienne, apporte des feuilles dans son giron, amène également un gibier de rivière qui permet au chasseur de ne pas laisser rouiller son fusil. Le nom de cet oiselet, inspiré par la couleur de son arrière-train, manque de poésie... J'imagine, qu'en l'entendant prononcer, le petit animal regrette de n'être pas né fauvette ou rossignol... On l'appelle *cul-blanc* ! Les ornithologues, pudiques quoique naturalistes, ont beau écrire que ces gentils échassiers sont des *guignettes*, c'est comme s'ils chantaient. Demandez à un batelier des berges de la Seine ou de la Marne s'il a rencontré des guignettes; il vous répondra : « Guignette ? connais pas ! » Mais si, bravant la crudité du mot, vous vous informez du passage des culs-blancs, il vous renseignera immédiatement. Les Champenois, eux aussi, se sont révoltés devant ce vocable gaulois, et, remarquant que le bipède, tri-